

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 4 heures du soir, 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 68.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339

Imprimé en los Talleres de El Sotro

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagne
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 00	6 00
Un an	10 00	12 00

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

Étaient-ils assez seuls?

Rien ne prouve mieux la nécessité du coup d'Etat du 10 février, rien aussi ne le justifie davantage que l'abandon immense dans lequel sont restés, sous le fouet qui les en chassait, les marchands qui avaient envahi le temple.

Si un certain nombre de timorés se sont rencontrés pour ne point vouloir prendre part à l'exécution sommaire qu'il a fallu leur infliger, personne parmi les honnêtes gens que nulle compromission bêtard ne fit à leur fortune ne s'est levé pour les défendre.

Pouvait-il en être autrement, alors qu'aux ignominies par lesquelles la plupart d'entre eux avaient acheté leur mandat et leur sursis, jour à jour, pendant tout le temps qu'ils s'exercèrent, une incroyable accumulation de haines, de turpitudes et de complications?

Si quelque chose pouvait surprendre en cette page inattendue d'histoire c'est la magnanimité avec laquelle l'opinion publique, si longtemps bafouée ou niée par ces chevaliers d'industrie, contemple leur débâcle sans demander seulement qu'on fasse rendre gorge aux plus gâtés de la bande.

Étaient-ils assez seuls, juste ciel! ces contempteurs qui se targuaient si longtemps de nous mener à leur guise!

Étaient-ils assez seuls, assez misérables, assez dépourvus de tout ce qui fait qu'on peut compter dans une société démocratique!

Pas une arme sur leur tombeau! Pas un regret! Pas même un anathème de leurs victimes!

Il ne sont plus; c'est tout ce qu'on voulait c'est tout ce qu'il fallait pour le soulagement des consciences et les triomphes du droit.

Il ne sont plus!

Juste Ciel! Étaient-ils assez seuls!

Le Mouvement de la Population

Paris, 31 décembre.

Le *Journal Officiel* fait connaître ce matin les résultats détaillés de l'enquête sur le mouvement de la population pendant l'année 1896.

Le nombre des naissances a dépassé de 93.700 le nombre des décès, alors qu'en 1895 on avait constaté un excédent de 17.813 décès sur les naissances. Ce résultat est d'autant plus satisfaisant qu'il tient à la fois à une diminution des décès tombés de 851.986 pour 1895 à 771.886 pour 1896, en réduction de 80.100 et à une augmentation des naissances de 84.173 en 1895 sont passées en 1896 à 845.586, en progression de 31.413; d'où résulte que les naissances qui représentaient 141 pour 1.000 habitants en 1895 sont remontées à 22,7, tandis que les décès qui avaient donné en 1895, 22,1 pour 1.000 ne donnent plus en 1896 que 20,2.

Ajoutons que sur les 805.586 enfants nés en 1896 441.621 sont du sexe masculin et 363.965 du sexe féminin et que les naissances naturelles ont atteint le chiffre de 70.278, en augmentation de 3.000 sur l'année précédente; il y avait eu 12.051 mort-nés.

L'année 1896 est, au point de vue de l'accroissement de la population, la meilleure de la dernière période décennale et il faudrait remonter à 1883 pour trouver un semblable excédent de naissances; mais il faut reconnaître que le nombre des naissances en 1896 est encore bien inférieur à la moyenne. Pendant ce quart de siècle, la moyenne des naissances depuis 1871 a été de 907.000; le nombre des naissances en 1872 et en 1876 avait même atteint 956.000 et l'an dernier, il n'a été que de 765.586; par contre le chiffre des décès, l'an dernier, a été plus faible que jamais, 771.886, alors que la moyenne pour les 26 dernières années a été de 852.000.

Voici les chiffres concernant le département des Bouches-du-Rhône: Population présente 994.308, mariages 5.211, divorces 160, naissances 17.281, décès 16.851.

Les manies des célébrités

On ne dira jamais des reporters tout le bien qu'ils méritent. Leur ingéniosité est

devenue grave devant cette sottise, sourdement hostile. Et le préteur vit qu'il devait se nommer.

—Je suis l'abbé Pierre Froment.

Aussitôt elle retrouva son sourire de bienvenue.

—Ah! je vous reconnais, car je vous ai vu un jour saluer Guillaume en passant.

Elle disait Guillaume. C'était donc Marie.

Pierre, étonné, la regarda, la trouvant tout à fait différente de ce qu'il se l'imaginait. Elle n'était pas grande, de taille moyenne, mais de corps vigoureux, admirablement fait, les hanches larges, la poitrine large, avec une gorge petite et ferme de guerrière. On la sentait saine, de muscles solides; à sa démarche droite et aisée, d'une grâce adorable de femme dans sa force.

C'était une brune à la peau très blanche, coiffée d'un bonnet casque de superbes cheveux noirs, qu'elle nouait négligemment, sans coquetterie compliquée. Et, sous les bandeaux sombres, le pur front d'intelligence, le nez de finesse, les yeux de gaieté prenaient une vie intense; tandis que la bas un peu lourd de la physionomie, les lèvres charnues, le menton grave, disaient sa tranquillité bonté. Elle était sûrement sur la terre, avec la promesse de toutes les tendresses, de tous les dévouements. Une compagne.

Mais Pierre, dans cette première rencontre, ne la voyait que trop bien portante, d'un paix trop sûre d'elle-même, avec ses épaies charnues débordantes, avec ses bras magnifiques, d'une nudité si ingénue. Elle lui déplut.

—Mais Pierre, dans cette première rencontre, ne la voyait que trop bien portante, d'un paix trop sûre d'elle-même, avec ses épaies charnues débordantes, avec ses bras magnifiques, d'une nudité si ingénue. Elle lui déplut.

—Mais Pierre, dans cette première rencontre, ne la voyait que trop bien portante, d'un paix trop sûre d'elle-même, avec ses épaies charnues débordantes, avec ses bras magnifiques, d'une nudité si ingénue. Elle lui déplut.

—Mais Pierre, dans cette première rencontre, ne la voyait que trop bien portante, d'un paix trop sûre d'elle-même, avec ses épaies charnues débordantes, avec ses bras magnifiques, d'une nudité si ingénue. Elle lui déplut.

—Mais Pierre, dans cette première rencontre, ne la voyait que trop bien portante, d'un paix trop sûre d'elle-même, avec ses épaies charnues débordantes, avec ses bras magnifiques, d'une nudité si ingénue. Elle lui déplut.

—Mais Pierre, dans cette première rencontre, ne la voyait que trop bien portante, d'un paix trop sûre d'elle-même, avec ses épaies charnues débordantes, avec ses bras magnifiques, d'une nudité si ingénue. Elle lui déplut.

—Mais Pierre, dans cette première rencontre, ne la voyait que trop bien portante, d'un paix trop sûre d'elle-même, avec ses épaies charnues débordantes, avec ses bras magnifiques, d'une nudité si ingénue. Elle lui déplut.

—Mais Pierre, dans cette première rencontre, ne la voyait que trop bien portante, d'un paix trop sûre d'elle-même, avec ses épaies charnues débordantes, avec ses bras magnifiques, d'une nudité si ingénue. Elle lui déplut.

AMOURS FAUVES

L'ASSASSINAT DE L'IMPASSE DANY.—CONDAMNATION A MORT

Henri Feurté—l'accusé—né en janvier 1871, —est un enfant du siècle. Les troubles, les angoisses, les misères de cette époque, ont-elles jeté leur désarroi, apporté de l'horreur dans sa nature? C'est possible, car, sans transition, l'enfant devenait un tyran; le gamin un garnement—et l'adolescent un monstre. Son père—un brave monteur en bronze qui avait essayé de lui apprendre son métier—le forçait à s'engager et l'envoyait en Afrique. Il y restait cinq ou six ans, corrélement dans les bataillons de discipline et revenait à Paris avec un furieux appétit de la vie, résolu à tout pour satisfaire ses passions. Ignorant, débâché, souteneur, il gravissait vite l'échelle du vice.

Or, l'année dernière, il faisait la connaissance d'une fort jolie fille de seize ans à peine, déjà dans la galanterie depuis plusieurs années. Leur première rencontre avait lieu dans une brasserie de femmes, au nom prédestiné: «café du Libre-Echange». L'homme nait chez lui, l'impasso Dany et facilité qui de route il obtenait de sa mère et de sa grand-mère, celle-ci très vieille et aveugle, un trop complaisant accueil. La prostituée prenait place à leur foyer. Au fond, Feurté avait en peut-être la pensée de retirer Lucie Chanut de la fange;—en tous cas, la tentative n'était point de longue durée et il trouvait bientôt plus avantageux et plus commode de tirer parti de ses charmes. Alors commença pour la maîtresse lucrative, la dure besogne de la prostitution. Emporté tout à tour par sa passion jalouse et par son amour de l'argent, il la maltraitait indifféremment, et quand elle se donnait et quand elle se refusait. Cette existence insupportable ne pouvant durer, Lucie se sauva un jour chez une amie.

Frappé dans sa folie d'amour et dans ses intérêts, atteint comme amant et comme souteneur—car ces deux êtres étaient en lui—il n'hésita pas à jouer le grand coup—celui du conteau. Elle lui reviendrait ou il la tuait. Cette résolution sombre se leva en lui, volutaire et dominatrice. Le 8 mai dernier, il la surprit chez son amie: «Tu es morte, fais-moi en le levant sur elle son conteau, moi, si tu ne me suis pas à la maison.» A grand-peine, en paraissant obéir, et le suppliant, Lucie arriva à le désarmer—et l'on s'en alla célébrer la réconciliation au café du Libre-Echange. En payant sa consommation, Feurté laissait tomber une pièce d'argent. La reprenant un peu tâchée de vin, il faisait le geste insolent et stupide de l'essuyer au corsage de sa maîtresse. Comme elle se levait irritée, il lui jeta: «Va, ce corsage, tu n'en auras plus besoin demain.» La mort de Lucie Chanut était décidée.

Cependant, elle réussissait, ce soir-là, à échapper à son amant. Mais le lendemain elle revenait impasso Dany, cédant à Mme Feurté, mère, qui, se méprenant sur la valeur morale des sentiments de son fils, désolée de le voir malheureux, était allée elle-même la chercher.

Il était quatre heures de l'après-midi. La mère venait de sortir; seule, restait la vieille grand-mère aveugle. Feurté, que cet unique témoin ne gênait guère, reprochait à sa maîtresse de l'avoir quitté et, lui criant brusquement, terriblement: «Tu ne recommenceras plus!» il la frappait au sein, au visage, d'une centaine de coups de conteau. Son conteau s'étant faussé, il s'empara d'un marteau et lui brisa la tête. Le marteau démanché, il se saisissait d'un fer à repasser. Cela était solide au moins, et bien en mains,—et, avec cette arme nouvelle, il pétrissait, il broyait les bras, la poitrine et la tête de sa victime. L'archarnement du misérable était tel qu'il avait littéralement fait de cette malheureuse une bouillie de sang, la cervelle s'élançant épanchée partout, lancée jusqu'au plafond, et les carreaux de la chambre, sous le coup écrasé, s'étaient cassés eux-mêmes sous la violence des chocs et des coups.

On arrêta ce forcené tout couvert de sang. Monné avec deux yeux bleus, la moustache fine, la lèvre mince, l'accusé suit l'audience de l'air le plus détaché du monde.

elle l'inquiéta, comme une créature différente, qui lui restait étrangère.

—C'est justement mon frère Guillaume qui m'envoie...

Elle changea de nouveau, redevenant sérieuse, en se hâtant de la faire entrer dans le couloir. Puis, la porte refermée:

—Vous nous apportez de ses nouvelles... Je vous demande pardon de vous recevoir ainsi. Ses bonnes viennent de finir un saronnage, et je n'aurais, derrière elles, si l'on voyage était bien... Tenez! excusez-moi encore et veuillez entrer ici un moment. Il est peut-être préférable que je sache la première.

Elle l'avait mené à gauche, près de la cuisine, dans une pièce qui servait de buanderie. Un curvier y était plein d'eau savonneuse; pendant que le linge, jeté sur des barres de bois, ruisselait.

—Alors, Guillaume?

Très simplement, Pierre dit la vérité, son frère blessé au poignet, un hasard qui l'avait rendu témoin de l'accident, puis son frère réfugié chez lui à Neuilly, désirant qu'on l'y laissât se guérir en paix sans même l'y voir.

Tout en contant ces choses, il en suivait l'effet sur le visage de Marie, d'abord l'effroi et la pitié, ensuite un effort pour se calmer et juger sagement. Elle finit par dire: —Hier soir, sa lettre m'avait glacée, j'étais certaine de quelque malheur. Mais il faut bien être brave et ne pas montrer sa peur aux autres... Blessé au poignet, pas une blessure grave, n'est-ce pas?

—Non, une blessure pourtant qui va demander de grandes précautions.

Elle le regardait bien en face, de ses grands yeux francs, qui plongeait dans les siens,

pour l'interroger jusque au fond de l'être, tandis qu'elle retenait visiblement les vingt questions qui se pressaient sur ses lèvres.

—Et c'est tout, il a été blessé dans un accident et il ne vous a pas chargé de nous en dire plus long?

—Non, il désire simplement que vous ne vous inquiétiez pas.

Alors, elle n'insista plus, obéissante, respectueuse de la volonté de Guillaume, se contentant de ce qu'il envoyait dire, pour rassurer la maison, sans chercher à en apprendre davantage. Et, de même qu'elle avait repris sa besogne, malgré l'anxiété secrète où elle était depuis la lettre de la veille, elle retrouvait son apparente sérénité, son sourire de paix, son clair regard de vaillance, dans son air de tranquillité force.

—Guillaume, reprit Pierre, ne m'a donné qu'une commission, celle de remettre une petite lettre à madame Leroy.

—C'est bien, répondit Marie simplement. Mère-Grand est là et il faut, d'ailleurs, que les enfants vous voient... Je vais vous conduire.

Tranquillisée maintenant, elle examinait Pierre, sans réussir à cacher sa curiosité, plutôt bienveillante, avec un fond de pitié confuse. Ses bras frâis et blancs, d'une bonne odeur de jeunesse, étaient restés nus. Sans hâte, en toute candeur, elle baissa les manches. Puis, elle ôta le grand tablier bleu, elle apparut avec sa taille ronde, d'une élégance robuste dans sa modeste robe noire. Il la regardait faire, elle ne lui plaisait décidément pas, et toute une révolte montait en lui, sans qu'il comprît pourquoi, à la voir si naturelle, si saine et si brava.

L'interrogatoire ne lui tira que cette réponse: «J'ai tué, je mérite d'être tué.» Pour les témoins, il semble que leur défilé ne le regarde pas; que leurs dépositions sont sans importance pour lui. Un d'eux cependant lui fait frémir, l'arrache à son insouciance vraie ou feinte. C'est sa mère qui apparaît, citée par l'accusation. Tout en larmes, elle ne peut que murmurer: «Où! Mesieurs, soyez cléments, j'aime mon fils, mon fils m'adore...—Où! va-t'en, cela vaut mieux», s'écrie Feurté. Et la pauvre femme se retire plus morte que vive, soutenue par l'huissier de service.

C'est M. l'avocat général Van Cassel qui réclame, et, suivant lui, le forfait qu'il dénonce ne mérite qu'un châtiment: la mort. De M. Henri Robert une plaidoirie qui certainement eût sauvé la tête du misérable si son crime eût mérité la moindre indulgence. Mais c'est assurément à l'unanimité que les jurés ont rendu leur verdict, affirmatif sur la double question de meurtre et de préméditation.

En entendant prononcer la peine de mort, Feurté ne bronche pas. Il n'a même pas cette pâleur qui, toujours et sublimement, envahit les visages des condamnés à la peine capitale. Au contraire, il sourit à la laisse tomber de ses lèvres un «merci» aussi net et aussi aisé que si l'on venait de lui rendre service.

Même il ajoute, à mi-voix: «Cela vaut mieux que les travaux forcés. J'ai tué, c'est justice.»

Et comme, au moment où les gardes du Palais l'emmenent, un d'eux trébuche, il le prend par le bras et le soutient.

Au dehors, dans la salle des Pas Perdus, un groupe compact, un cercle de curieux. Au milieu, un corps étendu. C'est la pauvre mère, sortie de l'audience, et que la nouvelle de la condamnation de son fils vient de jeter sur les dalles, évanouie.

M. Huclin.

UN MOT

Werth et Forbach viennent d'envahir la France. La Lorraine et l'Alsace s'ouvraient par deux plaies vives. Les armées allemandes, dans un grand mouvement tournant, dessinaient l'offensive sur notre flanc droit, menaçant les communications avec Paris, séparant désormais de Mac-Mahon et de Faidy l'armée de l'Alvin, ramené sous Metz. La ville de Metz, où affluaient les paysans des environs, n'était que rumeur, désarroi. L'Anxiété régnait au quartier impérial: Lebon démissionnait. Bazaine recevait le commandement de trois corps. Le 12 août, au matin, la présence de l'ennemi fut signalée sur les bords de la Seille.

Des éclaireurs étaient en train de couper la ligne du chemin de fer et le télégraphe vers l'Est-Mousson; le reste du 6^e corps, arrivant de Châlons, risquait de ne pouvoir rejoindre. Ordre fut donné au général du Barail d'envoyer une brigade sur les lieux. Il chargea de cette reconnaissance le général Marguerite.

A midi, le boulo-selle sonnait au Ban-Saint-Martin. Le 1^{er} et le 3^e chasseurs d'Afrique, colonels Cliequot de Mentque et de Galliflet, couraient aux chevaux. Ces vaillantes troupes étaient arrivées l'avant-veille du Saint-Mihiel, dix-sept lieues d'une traite, la nuit. Le général Marguerite enleva au trait, puis au galop, ses chasseurs jusqu'à Pont-a-Mousson. Là, hommes et chevaux soufflèrent. On chargea les armes. Un fort détachement de hussards de Brunswick et de dragons d'Oudebourg occupait la ville. Le général disposa le 1^{er} et le 3^e chasseurs pour la surprise et l'attaque.

Il avait fait très chaud; au cliquetis de sabres, de bidons et des crosses de chassepots, on avait gagné dans une rumeur de ferraille et une cascade de sabots. Les petits chevaux barbes avaient la fièvre. Les vases bleus de ciel étaient blanches de poussière. Tous les fronts ruisselaient.

Des habitants, qui s'enfuyaient, donnèrent des détails; les hussards de Brunswick étaient au cœur de la ville, les dragons d'Oudebourg à la gare, une réserve gardait les environs du cimetière. Laissant en soutien le 3^e chasseurs d'Afrique, le général détacha vers la gare les derniers escadrons du 1^{er} chasseurs, et

—Si vous voulez bien me suivre, monsieur l'abbé! Il faut traverser le jardin.

Dans la maison, de l'autre côté du couloir, en face de la cuisine et de la buanderie il y avait deux pièces, la bibliothèque donnant sur la place du Tertre, et la salle à manger dont les deux fenêtres ouvraient sur le jardin.

Les quatre pièces du premier étage servaient de chambres au père et aux trois fils. Quant au jardin, petit déjà autrefois, il se trouvait maintenant réduit à une sorte de cour sablée, par la construction du vaste atelier qui occupait tout au coin. Pourtant, des anciens arbres, il restait deux pruniers énormes, aux vieux troncs rugueux, ainsi qu'un gros bouquet de lilas d'une vigueur extrême, qui se couvraient de fleurs au printemps. Et Marie, devant ces lilas, avait ménagé une large platebande où elle s'amusa à cultiver elle-même quelques rosiers, des giroflées et des résédas.

D'un geste, elle montra les pruniers noirs les lilas et les roses, à peine verdies de pointes tendres, tout ce petit coin de nature endormi encore par l'hiver.

—Dites à Guillaume de guérir vite et d'être ici pour les premiers bourgeois.

Puis, comme Pierre à ce moment la regardait, se levant d'un coup s'empourpra. C'était ainsi, chez elle, du brusquement et involontaires rougissements, parfois, aux mots les plus innocents, et qui la désespéraient. Elle trouvait cela ridicule, de s'émouvoir de la sorte, comme une petite fille, lorsque son cœur était si brava.

Mais son pur sang de femme avait gardé cette délicatesse exquise, une pudeur si naturelle, qu'elle échappait à sa volonté. Sans dou-

laqua les premiers dans la ville, à corps perdu. Ils chargèrent dans la rue principale, débouchant sur la place et se fractionnèrent droite et gauche, au milieu des feux de mousqueterie qui partaient des fenêtres. Les petits chevaux bondissaient comme des chèvres sur le pavé glissant, les sabres taillaient et pointaient les Prussiens surpris, dont les uns échappèrent, dont les autres se cachèrent dans les magasins à fourrages, les caves et les greniers. Il faut les laisser pour les en faire sortir.

Arrivé à la hauteur d'une grande auberge appelée le cheval Rouge, le général Marguerite et son escorte sont salués des coups de feu. Un douzaine de cavaliers, quelques officiers ennemis se tiennent dans la cour, derrière une grande porte à deux battants formée d'un barreau. A coups de pied, on cherche à enfoncer cette porte, un chasseur l'ouvre, elle cède. Un officier de hussards de Brunswick éperonne son cheval et fonce, mousqueton au bras, tire et manque le colonel Cliequot; mais, se jette sur le général Marguerite et l'assaille du sabre, lui portant un furieux coup de taille sur la tête. Le général l'évite en se baissant et n'a que le turban de son képi de coupé. Il répond d'un coup de pointe à fond et d'un mot:

—Maladroitt!

D'un coup de revolver, son officier d'ordonnance, le lieutenant Héron, achève l'homme.

Création de comptoirs

français à l'étranger

Sur l'initiative prise par M. Boucher, ministre du commerce, les directeurs des quatre ou cinq grands magasins de Paris se sont engagés à installer à l'étranger des comptoirs pour le gouvernement, de son côté, devra favoriser le développement par tous les moyens dont il dispose. Les premiers de ces comptoirs vont être installés à Shanghai, Yokohama, Bombay, Alexandrie, Sofia et Colombo.

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette mesure, qui est la mise en pratique des conseils donnés par nos consuls et quelques chambres de commerce à l'étranger, et dont nous nous sommes fait maintes fois les interprètes. Nos producteurs trouveront là une occasion de faire connaître leurs articles, mieux que dans un simple musée d'échantillons.

Du reste, nos lecteurs se rappellent que nous avons toujours soutenu que le seul procédé à employer dans les pays étrangers pour répandre nos produits était de constituer des agences de ven es au moyen d'une sorte de syndicat ou d'association des exportateurs.

La décision que nous enregistrons est donc la réalisation d'un vœu déjà ancien et qui sera profitable, non seulement aux magasins directement intéressés, mais à l'ensemble de l'exportation française.

"DISTINGUO" NÉCESSAIRE

Nous trouvons, dans le dernier numéro de l'*Europe Nouvelle*, une réponse à l'article intitulé: «Tendez Metz à la France», publié sous la signature Pan-Aryan, dans la revue américaine *The Arena*. Nous croyons devoir en reproduire la conclusion:

Un d'émourent, que font les Allemands quand ils rappellent l'annexion de l'Alsace-Lorraine de celle de la Savoie et de Nice? Ils déclarent, comme insignifiantes, les circonstances par où ces deux annexions diffèrent l'une de l'autre et retiennent exclusivement les points qui leur sont communs, seuls dignes, à leur gré d'être pris en considération. Et ainsi procèdent-ils arbitrairement et fallacieusement.

Détestable méthode, qui ne peut rien finir, parce que ses œuvres sont fondées sur le sable mouvant des passions et des préjugés. Pour résoudre sérieusement un problème, il faut l'investir dans toute son étendue. C'est ainsi que, dans une question de nationalité, on devra considérer, outre le côté juridique, le côté ethnique, le côté historique, le côté économique, le côté politique, le côté moral, et l'on peut dire d'avance, sur la foi du passé,

te, simplement, elle venait de rougir, parce qu'elle craignait d'avoir fait, devant ce prêtre, une allusion à son mariage, en souhaitant le printemps.

—Veuillez entrer, monsieur l'abbé. Les enfants sont justement là tous les trois.

Et elle l'introduisit dans l'atelier. C'était une très vaste salle, haute de cinq mètres, le sol pavé de briques, les murs nus, peints en gris fer. Une nappes de clarté, un bain ruisselant de lumière, inondait les moindres coins, y pénétrait par la large vitraie ouverte au midi, en face de l'immensité de Paris; et il y avait là des claies de bois, qu'on baissait l'éto afin d'amortir l'ardeur trop vive des jours brûlants.

Toute la famille vivait dans cette salle, du matin au soir, en une tendre et étroite communauté de travail. Chacun s'y était installé à sa guise, y avait sa place choisie, où il pouvait s'isoler dans sa besogne.

D'abord, le père qui occupait une moitié de la salle avec son laboratoire de chimiste, le fourneau, les tables d'expérience, les planches pour ranger les appareils, les vitrines, les armoires encombrées de fioles et de bocaux. Puis, à côté, Thomas, l'aîné, avait établi une petite forge, une enclume, un étau, l'outillage complet de l'ouvrier mécanicien qu'il avait voulu être, après son baccalauréat, afin de ne pas quitter son père et de l'aider, en collaborateur discret, dans de certaines applications.

(A suivre).

quo le côté juridique, loin de dominer le sujet, est au contraire celui de tous qu'on pourra faire céder devant les autres avec le moins d'inconvénient.

Mais qui proposera, qui apportera la solution définitive de la question d'Alsace-Lorraine? Sera ce tel ou tel souverain... ou un Pan Aryan, M. Love, M. Schwamm?... Sera ce la France?... ou l'Allemagne?... ou enfin l'Alsace-Lorraine!...

Si l'on veut bien faire, ce sera l'Alsace-Lorraine. C'est à elle qu'on devra donner la parole, pour éviter, dans le choix de la solution l'incompétence, l'arbitraire et l'erreur. Seuls, les Alsaciens-Lorrains ont une connaissance complète de la question; seuls, ils sont en mesure d'en apprécier tous les éléments à leurs justes valeurs. Comme il s'agit d'eux mêmes, de leur misère ou de leur prospérité, de leur bonheur ou de leur malheur il n'est point à craindre qu'ils se laissent guider par des idées préconçues ou par des chimères. Les peuples n'expériment guère à leurs propos débiles.

Faut-il ajouter que, à la question responsabilité se joint une question de dignité, et qu'il serait temps de respecter assez ses semblables pour ne plus régler leur sort sans les consulter? C'est là ce qui tient le plus à cœur aux Alsaciens-Lorrains. Qu'on leur donne donc la parole, mais que, même en Amérique on ne la prenne plus pour eux!

Qu'on leur donne la parole, en effet, sous la forme d'une consultation plébiscitaire. Les Allemands, en somme, n'ont jamais consulté les Alsaciens-Lorrains sur l'annexion de leur pays. Mais ils se garderont bien de le faire, car ils devinent la réponse qu'ils obtiendraient.

La cave est des mieux favorisées en vins fins de notre beau pays de France.

Les prix sont en rapport avec la situation financière du pays.

Nous souhitions à M. Carlos Schwarz pleine réussite dans ses projets.

Ses salons de famille suffiraient seuls à lui mériter les préférences de quiconque aime le bon service dans un cadre irréprochable. Voir l'avis correspondant.

NOS ÉCHOS

Inauguration.

Le propriétaire de la grande brasserie de la Liberté, Plaza Cagancha, a inauguré ces jours-ci un grand restaurant à la carte.

Heureux dans le choix de son personnel il s'est attaché comme maître d'hôtel M. Casimir Defay et comme chef de cuisine le célèbre Bordene, Bordeneau, le digne émule de Brillat, Sarasin et l'élève de Trompette est déjà au milieu de ses fourneaux, comme un général prêt à livrer bataille et attend les fins gourmets afin de donner pleine satisfaction à leurs palais, même aux plus rétifs et aux plus délicats.

La cave est des mieux favorisées en vins fins de notre beau pays de France.

Les prix sont en rapport avec la situation financière du pays.

LA REPUBLICANA

Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos

JULIO MAILHOS

Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platinas
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"



Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie

(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1828)

Statuts payés depuis son établissement 202.000.000 de francs

CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS

Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay

A. de SAAVEDRA

169-CERRITO-169

MONTEVIDEO

NEURASTHENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis, Leucosia y pulmonar,
ARTROSIS, REUMATISMO, OJO,
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
Remedio por sus efectos en el tratamiento de las enfermedades mencionadas.
PARIS: S. DALLOZ, 11, Boulevard de la Chapelle.
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y DROGUERIAS

CARLOS SPANGENBERG & C. A

CASA INTRODUCTORA

25 DE MAYO, 381 Y 383

MONTEVIDEO

Especialidad en Artículos de Mueblería y Tapicería.—Tipos para Imprenta.—Papeles para Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferreteria



Con esta nueva preparación se blanquea con sorprendente rapidez, obteniendo un brillo y suavidad extraordinarios.
Se vende en todas las Droguerías y Almacenes de Ultramarinos.
Único Fabricante Inventor M. Mack, Urm. 50.

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria
IXORA
ED. PINAUD

PERFUMISTA

JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA

37, BOULEVARD DE STRASBURG, 37

PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE

TRU PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros

On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement à 1 piastre 10 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du Gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.

Ciudadela, 148, 150, 152 et 154

BAÑOS DEL TEMPLO

DE AUGUSTO GEBELIN

20—CALLE CANELONES—20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	USO	POCERA		USO	POCERA
Baño higiénico, con ropa.	\$ 0.80	\$ 3.20	Baño sulfureo, con ropa.	\$ 0.60	\$ 6.00
sin ropa.	0.21	2.40	sin ropa.	0.50	5.50
de almidon, con ropa.	0.40	4.20	de ducha escocesa, con		
sin ropa.	0.38	3.80	ropa.	0.45	3.60
de alfrecho, con ropa.	0.10	1.20	idem idem, sin ropa.	0.30	3.00
sin ropa.	0.06	0.80	de ducha fría y lluvia,		
alcalino, con ropa.	0.49	4.90	con ropa.	0.30	3.00
sin ropa.	0.36	3.60	idem idem, sin ropa	0.21	2.60
			medicinal.		

GRAN FÁBRICA A VAPOR DE CALZADOS

— DE —

Máximo Seré, Hermano y Ca.

Esta casa, especial en surtidos de campaña previene a su numerosa clientela y al público en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al pedido mas exigente

161, Calle Uruguay, 161—Montevideo

F. L. LEBET

Atelier de réparation en horlogerie, bijouterie et petite mécanique

Règlage et observation de chronomètres de marine à l'heure astronomique

MÉTALLERIE D'OR

Diplôme d'honneur

PARIS 1867

la plus haute récompense

ZURICH 1888

PLUSIEURS BREVETS D'INVENTION

TRAVAUX GARANTIS

204 — Rue Général Liniers — 204

P. S. N. C.

The Pacific Steam Navigation Company

Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

ORISSA

(A dos Hélices)

Capitan: A. J. Mc. WATT

Saldrá el 11 de Febrero de 1898

Para Rio Janeiro, Lissabon, Vigo, La Pallice (La Rochelle) y Liverpool.

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros.
La Compañía expide pasajes para Vigo, Rivedon, Carril, Gijón, Coruña, Santander, Ferrol y Bilbao.
Todos los vapores llevan médico y macama; están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS Y C. LIMITED

AGENTES

Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES

Reconquista 323

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente G. V.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL

EN SIX VOLUMES

La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un nouveau DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE, en six volumes, infiniment supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ comprendra

DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettent l'acquisition à tout le monde.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ formera 6 volumes in 4° imprimé sur trois colonnes, dans le même format que le grand LAROUSSE. Rédigé par des auteurs d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier. La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.

Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront exposées avec l'impartialité la plus absolue.

L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.

Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, complètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

Des portraits nombreux (innovation fort intéressante), dessinés d'après les documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres de tous les temps et de tous les pays.

Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation des vues d'ensemble et des idées générales.

Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour, forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.

MODE DE PUBLICATION

Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent chaque semaine, depuis le 1er avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes, au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le Bulletin de souscription).

SOUSCRIPTION A FORFAIT:

40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes brochés.

50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.

Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu en souscrivant.

N. B.—La souscription a forfait garantit le souscripteur contre toute augmentation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.

Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:

Administration du «Courrier Franco-Oriental», 40 Maciel.
MONTEVIDEO

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Souscription à forfait: 40 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés, 50 piastres or, en volumes reliés

Payable par semestre en cinq versements égaux.

Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ en six volumes au prix de forfait de

que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par

semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.

L'ouvrage devra me parvenir franco par (série de 10 fasc.—volumes brochés—volumes reliés) au fur et à mesure de l'apparition.

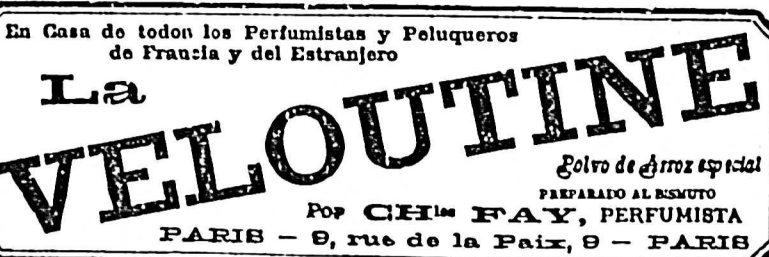
(Rayer les mots d'entre eux non choisis)

Nom et Qualité (bien lisible)

Adresse

A _____ le _____

SIGNATURE



Grand Vignoble du Parc Giot

PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897

A DOMICILIO, AL CONTADO: POR NO TENER COBRADORES

Una botellita de 200 litros sin casco	\$ 21.00	sea el litro ó kilo	\$ 0.12
Media " 100 "	12.50	" "	0.12 5 ml
Cuarta " 25 "	6.50	" "	0.13
Quinta " 15 "	2.10	" "	0.14
Vinagre de vino.		" "	0.20
Grasa.		" "	0.60

Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.

Los cascos se pagarán \$ 2.00 por botellita; \$ 1.50 por media; \$ 1.00 por cuarterola; \$ 0.60 por damajuana, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.

Un carruaje ad-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en Montevideo

POR ORDENES: GRANJA GIOT, S.C.M. 2031, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTIDOR.

AL ESTABLECIMIENTO Y BODEGA.

Se puede visitar la Bodega y probar los vinos

Se cobra hacer los pedidos con 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de un caso, en una sola vez, en botellas ó damajuanas bien tapadas y acedadas para conservar la calidad del vino.



FERNET - BRANCA

Especialidad de Branca Hermanos de Milan

Los únicos que poseen el verdadero y genuino proceso

Medallas de oro y gran diploma de honor a las Exposiciones de Viena 1873, Venecia 1874, Fr. 1875, 1876, Sydney 1878, Melbourne 1881, Milan 1881, Niza 1883, Turin 1884, Amberes 1887, muchas otras recompensas.

ÚLTIMAS RECOMPENSAS OBTENIDAS:
Gran Diploma de honor a la Exposición de Londres 1883 y Palermo 1892, Medallas de oro a las Exposiciones de Barcelona 1888 y París 1889, Medalla de oro a la Exposición Italo-Americana Génova 1894, Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1892.

Únicos concesionarios para la América del Sur desde 1873.

CARLOS F. HOFER Y C. GÉNOVA

EL FERNET-BRANCA es el licor mas higiénico conocido que extingue la sed, facilita la digestión, estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, mal nervioso, el mal del hígado, espanta al mal del mar, el vómito, el anti-cólico, anti-fébril según queda comprobado por cantidad de certificaciones médicas.—No se deje el público engañar por las falsas imitaciones que bajo varios nombres de FERNET empiezan a presentarse, y pida legítimo.

Fernet - Branca
Únicos intro ductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay:
METZEN-VINCENTI Y C. — Montevideo

Debidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra los falsificadores y contra los infractores a dicha concesión.— MISIONES 84.

Recuadro de "Courrier Franco-Oriental" (230) Da 12 Febrero 1898

MEMOIRS DE M. GORON

Ancien chef de la police de sûreté

IV.—La Police de l'avenir

CHAPITRE II

LA NUIT D'UN CHEF DE LA SÛRETÉ

Il est évident que l'intérêt de la société est d'arriver à connaître la vérité: il y a même peut-être des innocents compromis pour des crimes commis par cet homme! Pendant des semaines et des semaines, le juge interroge ses complices terrorisés par lui et qui se gardent bien de laisser échapper un mot imprudent.

Lui, cependant, est goguenard, dit en riant qu'après tout le séjour de Mazis n'est pas aussi désagréable qu'on se l'imagine, qu'on y dort très bien, que le repos refait la santé et que, du reste, il sera toujours temps d'aller faire un voyage en Guyane ou en Nouvelle-Calédonie!

Le juge d'instruction, qui a épuisé tous les moyens, qui sait que cet homme est coupable et que ses aveux seuls peuvent établir sa culpabilité, fait venir le chef de la Sûreté et lui dit:

—Tâchez donc de trouver un moyen de le faire parler. Que vos agents causent avec lui et voyez s'il n'y a pas quelque chose à en tirer. Quant à moi, je n'en puis plus.

La cuisine, ce n'est même pas le chef de la Sûreté qui, dans des cas spéciaux, comme celui de la bande de Pantin, peut la faire lui-même. Ce sont les agents qui doivent accomplir cette besogne et certains y ont acquis une véritable habileté.

On fait extraire l'homme de Mazis, où il n'a pour toute nourriture que sa gamelle de «lapots», et on le fait venir à la Sûreté. Là, ce pauvre héros, qui est privé de toute

les jouissances de la table depuis tant de semaines, est tout heureux quand on lui sert un copieux repas qui va lui permettre de manger à sa faim.

Où on ne fait pas venir un festin de chez Caball!

Un ordinaire de chez le marchand de vins du coin: la soupe et le bœuf, un plat de viande, du fromage et une chopine de vin.

Voilà, généralement, la bombance qu'on offre à l'homme qu'on veut séduire par la bonne chère! Mais, pour le malheureux qui a une indigestion de pain sec et de haricots, c'est une nocel!

L'agent, alors, s'assoit à côté du voleur, et mange avec lui; on cause bien plus à l'aise les coudes sur la table, et, entre la poire et le fromage, vient le moment des confidences.

Devant le juge, même devant le chef de la Sûreté, les prévenus sont intimidés. Avec un agent, qui parle et agit comme eux, qui les tutoie, ils se laissent aller très vite à une familiarité favorable aux aveux.

Toute l'habileté de l'agent, d'ailleurs, est de se montrer avec le malfaiteur un copain qui comprend très bien la situation et qui est

à cent lieues de s'indigner des crimes commis par son confrère.

Il n'inspirerait qu'une confiance relative à celui qui lui veut faire avouer, l'homme de police appartenant à l'armée du Salut qui commencerait par dire:

«Malheureux, le crime que vous avez commis est infamé! Demandez pardon à Dieu et aux hommes!»

L'agent, tout au contraire, doit procéder avec un mépris complet de la morale.

—Eh! bien, mon vieux, dit-il, pourquoi que tu ne dis pas la vérité? C'est toi qui as fait le coup tout le monde le sait, et puis, tu n'en mourras pas! Avoue donc, c'est bien plus malin; il n'y a rien de meilleur pour les circonstances atténuantes. Allons, un peu de courage, mets-toi à table!

Les habitudes, les escarpes qui ne viennent pas pour la première fois que des Orfèvres savent si bien ce que c'est que la cuisine en question que j'en ai entendu dire très loyalement.

(1) Se mettre à table, en argot, signifie: commencer à avouer.

ment, quand on leur serrerait l'ordinaire du marchand de vins dont je viens de parler:

—Vous savez, je ne reux pas vous esroquer un déjeuner!

Il y en a bien peu, cependant, qui échappent à cette séduction du lit et de la table et du pot-au-feu!

Il est évident que ces procédés n'ont rien à voir avec ceux de la justice anglaise, par exemple.

Chez nos voisins, dès qu'un individu est arrêté, on le prévient qu'il n'est obligé de répondre à aucune question avant d'avoir consulté son avocat et que toute imprudence peut le compromettre. C'est évidemment beaucoup plus loyal. On ne tend ainsi aucun piège à l'accusé.

Avec la réforme du code d'instruction criminelle, nous en viendrons peut-être à adopter le système anglais.

Est ce un bien, est-ce un mal? Je ne veux point me prononcer sur cette question délicate. Il est évident qu'avec le système anglais, lorsqu'il sera adopté, l'innocent arrêté aura

des garanties qu'il ne possède pas actuellement dans nos habitudes judiciaires.

Mais, en revanche, combien de complices échapperaient au châtiment qu'ils ont mérité, et comme disent les agents dans leur argot, passeront à travers!

Cette réserve est très juste, mais, que voulez-vous, quand l'inculpé aura le moyen de se défendre librement, loyalement, et sans être obligé de répondre des crimes ou délits dont on l'accuse à d'autres qu'à des magistrats, et sera assisté de son conseil, combien d'erreurs judiciaires possibles seront évitées.

Quand on songe aux tortures endurées par des innocents, arrêtés et même condamnés, ne doit-on pas se dire que tout est meilleur que d'aussi épouvantables injustices?

Je tiens bien à dire, et je l'ai démontré par quelques récents, qu'il ne faut accuser la plupart des temps de ces erreurs ni les magistrats, ni la justice, ni les témoins, ni l'opinion publique, mais le hasard seul, qui parfois se plaît à réunir les coïncidences les plus étranges et les plus invraisemblables!

(A suivre).